

Synecdoque et langage des œuvres d'art

Jean Robert Rakotomalala

▶ **To cite this version:**

Jean Robert Rakotomalala. Synecdoque et langage des œuvres d'art. 2014. hal-01222593v2

HAL Id: hal-01222593
https://auf.hal.science/hal-01222593v2

Preprint submitted on 21 Mar 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Open licence - etalab|

SYNECDOQUE ET LANGAGE DES ŒUVRES D'ART

RAKOTOMALALA JEAN ROBERT

RÉSUMÉ

Le but de cet article est de rompre avec la confusion entre synecdoque et métonymie en montrant que la synecdoque est une figure du tout pour la partie ou de la partie pour le tout au sein d'une totalité inaliénable. Par contre, la métonymie s'organise entre éléments contigus au sein d'un ensemble conventionnel. L'objet d'illustration de cette différence est un poème de Jean TOULET afin de mettre en évidence que le ressort des œuvres d'art est la synecdoque.

Mots clés : synecdoque, métonymie, préservation de la face, illocutoire, décomposition sémantique.

ABSTRACT :

The purpose of this article is to break with muddle between Synecdoche and metonymy by showing that the Synecdoche is a figure at all for the part or the part for the all within an inalienable whole. On the other hand, metonymy is organized between contiguous elements within a conventional set. The purpose of illustration of this difference is a poem by Jean-Paul TOULET in order to highlight works of art spring is the Synecdoche.

Key words: synecdoche, metonymy, face work, illocutionary, semantic component

1.1. CADRE THÉORIQUE

Le but de ce projet est de montrer que la synecdoque, en tant qu'essence du langage, peut servir d'herméneutique dans l'analyse des poèmes considérés comme des œuvres d'art. Pour tester cette hypothèse, nous allons prendre comme preuve de la démonstration le diptyque de Jean Paul TOULET suivant :

"Étranger, je sens bon. Cueille-moi sans remords :

Les violettes sont le sourire des morts."[1]

Pour commencer, prenons une des définitions la plus citée de la synecdoque, celle qui se trouve dans *Sémantique de la métaphore et de la métonymie* de Michel LE GUERN :

> « La synedoque est donc une espèce de métonymie, par laquelle on donne une signification particulière à un mot qui, dans le sens propre, a une signification plus générale ; ou, au contraire, on donne une signification générale à un mot qui, dans le sens propre, n'a qu'une signification particulière. En un mot, dans la métonymie, je prends un mot pour un autre, au lieu que dans la synecdoque je prends le plus pour le moins ou le moins pour le plus. » (LE GUERN, 1972, p. 12)

[1] http://www.florilege.free.fr/toulet/les_contrerimes.html

Il s'agit là d'une définition empruntée à DUMARSAIS. Cette définition date de 1730. Mais elle a le mérite de faire la distinction entre la métonymie et la synecdoque, selon la remarque de LE GUERN lui-même. Une distinction dont la postérité a eu du mal à maintenir compte tenu de la confusion des exemples qui sont tantôt présentés comme métonymiques, tantôt relevant de la synecdoque.

Parmi ces confusions, la plus célèbre nous semble être celle d'un ouvrage de référence destiné au milieu universitaire. Il s'agit du *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langage* par DUBOIS Jean ; GIACOMO Mathée ; GUESPIN Louis ; MARCELLESI Jean-Baptiste et Christiane et Pierre MEVEL (DUBOIS, GIACOMO, GUESPIN, MARCELLESI, & MEVEL, 1994). Ouvrage hexacéphale mais qui donne sous l'entrée « métonymie » l'exemple de « *une voile à l'horizon* ». Puis, à l'entrée « synecdoque », nous lisons ceci :

> « Quand un locuteur, intentionnellement, notamment pour des raisons littéraires, ou une communauté linguistique, inconsciemment, assignent à un mot un contenu plus étendu que son contenu ordinaire, il y a synecdoque : « voile » pour « navire » […] »

Dans le domaine de la rhétorique, il est admis généralement que la synecdoque est une sorte de métonymie et que de la sorte elle finit par être absorbée par cette dernière. Dès lors, ce qui explique la confusion, c'est la polarisation sur la métaphore et la métonymie qualifiée par Gérard GENETTE de rhétorique restreinte (GENETTE, 1970), une polarisation favorisée par l'observation de deux mécanismes opposés entre les deux. La métaphore opère au niveau de la sélection, donc de l'axe paradigmatique pour faire trope et la métonymie s'organise au niveau de la contiguïté, donc de l'axe syntagmatique.

Roman JAKOBSON est un de ceux qui légitiment cette confusion. D'abord en définissant, suite au schéma de la communication, la fonction poétique comme la projection des équivalences paradigmatiques sur l'axe syntagmatique (JAKOBSON, 1981[1964], p. 221). Ensuite en reprenant dans *Essais de linguistique générale* (Ibid.) l'article « Deux aspects du langage et deux types d'aphasie » publié en 1956.

C'est l'attitude générale jusqu'à la publication par le Groupe de Liège (DUBOIS, Jacques ; EDELINE, Francis ; KLINKENBERG, Jean-Marie ; MINGUET, Philippe ; PIRE, François et TRINON, Hadelin de la *Rhétorique Générale* (DUBOIS, et al., 1982). Dans cet ouvrage il est démontré que la métaphore est une double synecdoque.

Si la réhabilitation de la synecdoque est ainsi généralement admise, elle n'empêche pas la confusion de s'installer. Aussi, cette communication est-elle un projet de désambiguïsation. En passant par la synecdoque, elle visera la métaphore dans ce diptyque. En effet, il est très curieux de constater que les auteurs qui acceptent la position de la *Rhétorique Générale* se contente de reprendre le même exemple qui sert d'illustration à la métaphore, parmi eux TODOROV (1970) et LE GUERN (1972)

Cette reprise du même exemple peut être comprise, selon le principe du détachement du sens de Benoît DE CORNULIER (1982) comme un acte de langage dans lequel, le récitant ne

fait qu'un acte locutoire sans s'engager sur la validité de la théorie qui a permis d'écrire l'exemple. En conséquence, il rejette la théorie.

On peut résumer de la sorte la règle du détachement du sens : si quelqu'un dit une chose et que par des procédures diverses, allant de l'implication à l'interprétation explicite, assigne à ce qui est dit la valeur d'un autre signe, on peut conclure que ce que signifie cet autre signe est accompli de manière illocutoire.

Voyons cette règle à l'œuvre dans l'exemple suivant.

1. *La terre est ronde, et cela est une affirmation des scientifiques*[2].

En ce qui concerne cette dissociation annoncée, nous pouvons rendre compte du détachement du sens à partir des textes de LE GUERN qui écrit ceci de sa lecture de la *Rhétorique générale* du groupe µ :

> Pour ces auteurs, « la métaphore se présente comme le produit de deux synecdoques ». Un exemple permettra de mieux comprendre leur manière d'analyser ce mécanisme : si un « bouleau » est transformé métaphoriquement en « jeune fille », on aura abouti à la métaphore par une synecdoque généralisante faisant passer de « bouleau » à « fragile » puis une synecdoque particularisante remplaçant « fragile » par « jeune fille » (1972, p. 13)

Or, cette métaphore du « bouleau » pour référer à « jeune fille » est exactement le même exemple qui sert au Groupe de Liège d'illustration au fait que la métaphore est une combinaison de deux synecdoques. Pourtant de la manière dont LE GUERN l'insère dans son analyse, on ne peut pas trouver d'indice, même au niveau typographique, qui signale qu'il a emprunté l'exemple à ces auteurs.

De ce point de vue, au niveau énonciatif, on peut croire que le commentaire souscrit au sens du commenté. Car tout se passe comme s'il y avait une adhésion à la théorie commentée par appropriation énonciative de l'exemple. C'est ce qu'indique l'absence d'indice permettant de le rattacher aux auteurs de la *Rhétorique générale.*

Nous avons, en insérant les propos dans le cadre de la règle du détachement du sens :

2. *Voici un exemple, j'affirme la théorie par cet exemple*

Quand il ajoute quelques lignes plus loin, dans la même page :

> « Cette théorie, séduisante par son ingéniosité, présente toutefois un grave inconvénient : elle ne semble pas compatible avec les résultats obtenus pas JAKOBSON à partir de l'observation clinique des cas d'aphasie » (Ibid.)

[2] C'est de cette manière que la règle du détachement du sens prend en charge le classique exemple : les scientifiques affirment que la terre est ronde.

On peut conclure de la même manière que l'énonciateur accomplit l'acte de rejeter la théorie sans qu'il faille chercher dans la séquence un verbe performatif qui soit équivalent à rejeter. Car c'est la combinaison des deux passages cités dans le texte en cours et dans le texte d'origine qui fait signe et que ce signe renvoie au rejet par le caractère globalement dépréciatif de la dernière citation. En tout cas, dire d'une chose qu'elle a un grave inconvénient et démontrer cet inconvénient dans le même discours, équivaut à conseiller de ne pas prendre cette chose au sérieux.

C'est exactement une extension au niveau discursif de ce qui est produit dans l'exemple conversationnel suivant :

3. *Pouvez-vous me passer le miel ?*

Pour gloser cet exemple dans le cadre du détachement du sens, nous allons emprunter à KERBRAT-ORECCHIONI son analyse du même exemple : Sans croyance à la littérarité, il ne peut exister de trope. Semblablement :

> « Tu peux me passer le sel ? » n'est à considérer comme une requête « indirecte » qu'à la condition d'admettre « normalement » toujours, une telle structure (de par en l'occurrence son schéma prosodique) sert à réaliser un autre acte de langage (demande d'information), et que plus généralement, certaines « formes de phrases » ont pour vocation d'exprimer telle valeur illocutoire plutôt que telle autre – […] » (KERBRAT-ORECCHIONI, 1994, p. 59)

Ce qui signale, en effet, à la réception de (3) qu'il ne faut pas le prendre pour ce qu'il est : une interrogation sur la capacité de passer le sel est l'évidence de cette possibilité, alors la question serait une tautologie du possible, car l'autre option qui consiste à demander à un handicapé physique grave la possibilité de passer le sel est une pure cruauté. C'est ainsi que l'interrogation s'engage dans le trope illocutoire puisque : « Dans le « trope illocutoire », les contenus engagés dans ce mécanisme de renversement hiérarchique sont de nature pragmatique (ce sont des valeurs illocutoires), et non sémantique – mais cette différence mise à part, le phénomène est, à bien des égards, similaire à celui qui caractérise la métaphore ou l'antiphrase

Ce qui veut dire que de l'interrogation, comme acte affiché, dérive un autre illocutoire. Ce qui permet d'identifier cet illocutoire dérivé, est l'échec pragmatique de l'illocutoire affiché. Ce qui revient à dire que demander quelqu'un sur la possibilité de faire quelque chose, c'est lui demander de le faire. C'est cela qu'il faut entendre par requête.

Ce qui veut dire que l'illocutoire dénoté est la requête et que l'interrogation devient du connoté dans (3). Ce qui veut dire encore que ce trope illocutoire est commandé par une question de préservation de la face laquelle permet de recourir, au cas où l'illocutoire dérivé connaît une mauvaise réception, à l'illocutoire affiché. C'est ce qu'implique DUCROT en ces termes :

> Le problème général de l'implicite, (…) est de savoir comment on peut dire quelque chose sans accepter pour autant la responsabilité de l'avoir dit, ce qui revient à bénéficier à la fois de l'efficacité de la parole et de l'innocence du silence. (DUCROT, 1972, p. 12)

Cette migration des données de l'analyse conversationnelle vers l'analyse de discours se réalise à la manière d'une homothétie. Au fait, il s'agit de réduire leur différence à n'être plus que celle de la forme du corpus. Elle permet de rendre compte dans ce travail du rejet de la position du Groupe µ par LE GUERN qui a également du mal à faire la différence entre synecdoque et métonymie. Il cite comme exemple de métonymie « voix », de son occurrence dans l'extrait de texte de Zola suivant :

> *4. De grosses voix se querellaient dans les couloirs*

C'est plutôt une synecdoque et nous allons démontrer comment en reprenant l'analyse en décomposition sémique du groupe µ à travers son interprétation par Ladislav VÀCLAVIK qui en fait une application dans son travail :

> « Selon le Groupe µ, l'analyse des tropes conduit à deux types de décomposition sémantique : conceptuelle (désignée par Σ) et référentielle (Π). Prenons, par exemple, la classe sémantique des « voitures ». On peut la considérer du point de vue référentiel : la voiture se compose de différentes parties (châssis, axes, roues, amortisseurs, moteur etc.) qui sont, entre elles, dans un rapport de produit logique. Mais on peut regarder la voiture aussi du point de vue conceptuel : la voiture est une classe de sous-classes (Peugeot, Citroën, Rolls-Royce, etc.). (VACLAVIK, 2009)

L'intérêt de ce détour est qu'il montre que le concept qui fonde la théorisation de la métaphore en double synecdoque est un principe généralisé permettant au langage d'être efficacement économique par recours à la synecdoque. Du fait que cet exemple n'est pas emprunté au Groupe µ implique que ce principe est accepté. Néanmoins, nous allons faire une remarque qui concerne le mode de décomposition référentielle.

Lorsque l'on parle de référent, il s'agit d'une donnée extralinguistique. *A priori* cela ne saurait plus concerner la linguistique et c'est cela qui a conduit JAKOBSON à considérer que la relation de contiguïté qui caractérise la métonymie est externe au langage. Notre réponse à cette affirmation est qu'une fois le monde versé dans le langage la catégorie du réel s'évanouit comme une question inutile. Une autre manière de comprendre cette fuite du réel se trouve sous la plume de Robert de MUSIL :

> « […], si l'on veut un moyen commode de distinguer les hommes du réel des hommes du possible, il suffit de penser à une somme d'argent donnée. Toutes les possibilités que contiennent, par exemple, mille marks, y sont évidemment contenues qu'on les possède ou non ; le fait que toi ou moi les possédions ne leur ajoute rien, pas plus qu'à une rose ou à une femme. » (MUSIL, 1982, p. 18)

Ou, si l'on veut, il faut admettre qu'il existe une propriété isomorphe des noms et des choses : celle de se comprendre par le système de renvois de chose à choses ou de nom à

noms. Ce qui veut dire que la décomposition référentielle est toujours de nature linguistique comme le stipule cette analyse qui précise celle du groupe μ :

> « La praxis linguistique rend compte du réel en transférant à l'« unité de typisation » toutes les occurrences dont la variété n'importe pas au message, en ramenant à l'« unité de hiérarchie signifiante » toutes les occurrences présentes en une. Le praxème ne produit du sens qu'en ce qu'il est cette double unité » (LAFONT, 1978, p. 134)

1.2. PRATIQUE

Nous pouvons affirmer à partir de ces efforts théoriques que les noms sont des unités denses dans la langue. Renforce cette densité, la possibilité de convertir tous les autres parties du discours en nom par le moyen d'adjonction d'article et c'est un bel exemple d'autonymie.

Cette densité provient du fait que le nom, en tant qu'unité de typisation, renvoie à une multitude d'éléments dotés des mêmes propriétés (la classe du nom, arbre = peupliers, orangers, pommiers, baobab, etc.) par oubli des différences individuelles qui importent peu au message, et c'est une synecdoque particularisante. L'« arbre » est un concept qui subsume des réalités extralinguistiques d'une grande variété. En tant qu'unité de hiérarchie signifiante, il renvoie également à des éléments plus petits (arbre = tronc, branches, feuilles, etc.). Nos dictionnaires usuels choisissent les éléments subsumés par l'unité de hiérarchie signifiante comme définition de manière synecdochique. C'est ce que montre ici la présence de « etc. »

Notre poème commence par le mot « Étranger ». Puisqu'il s'agit d'un nom commun, normalement, il doit comporter un déterminant à cause de son insertion dans le discours. Mais cette absence de déterminant n'est pas imputable à une infraction au code linguistique. Elle est une conséquence d'un emploi spécifique des noms communs : le vocatif. Le vocatif sert à interpeller. C'est sa spécialisation illocutoire qui ne fait pas l'objet d'une assertion ou d'une affirmation, mais seulement montrée par la forme de l'énonciation. (Cf. (DUCROT, 1980, p. 30)). En l'occurrence, l'absence d'article sur un nom commun inséré dans le discours.

Il s'agit donc d'un processus de renvoi qui permet à la production d'un signe « Y » de signifier « Z » qui est de nature illocutoire. CORNULIER appelle ce mécanisme de renvoi de signe à signes « détachement du sens ». C'est de cette manière que produire un vocatif équivaut à interpeller.

C'est une particularité des langues comme le français qui connaît un genre grammatical d'étendre celle-ci aux inanimés. En effet, si dans le monde des vivants, la distribution en masculin et féminin est justifiée parce que certains êtres vivants sont sexués ou du moins ont des traits sexuels apparents, il n'en va pas de même dans le règne végétal et encore moins dans l'univers du minéral. Il en résulte qu'en langue, l'indice du registre du genre est l'article – ou plus exactement les déterminants nominaux – et les adjectifs ou les catégories traitées comme telles par la grammaire. C'est de cette manière que « étranger », ici, reçoit une marque grammaticale du genre parce qu'il dérive de la catégorie d'adjectif par conversion, en dépit de l'absence de tout article.

Cette dernière remarque nous autorise d'envisager le mot qui nous occupe du point de vue de son articulation sémiotique avec les autres éléments de la langue. Cette articulation peut correspondre au concept de « différance » (Cf. (DERRIDA, 1968), ou l'articulation de la substance et de la forme de contenu dont voici le principe régissant :

> « Seules les fonctions de la langue, la fonction sémiotique et celles qui en découlent, déterminent sa forme. Le sens devient chaque fois substance d'une forme nouvelle et n'a d'autre existence possible que d'être la substance d'une forme quelconque. » (HJLEMSLEV, 1968-1971, p. 70)

Ainsi dans notre exemple, « étranger » est une forme du contenu « homme » - compte tenu de la remarque sur les langues qui connaissent le genre – dans une perspective synecdochique parce que ce n'est pas la totalité de la classe « homme » qui peut être qualifiée d'"étranger", mais une partie seulement. « Étranger » se comprend donc en tant que forme de substance : homme qui n'a pas de lien de parenté avec le locuteur.

Nous voyons bien par explicitation de cette forme que le mot « étranger » est une synecdoque particularisante pour homme. Nous pouvons alors maintenant nous demander à quoi sert cette synecdoque.

En anticipation des résultats de notre analyse, puisque jusqu'à présent nous n'avons traité que le seul élément qui commence le texte, nous pouvons dire que cette synecdoque se justifie par le fait que par sa forme elle a pour valeur illocutoire le respect de l'interdit de l'inceste.

Pour conforter cette réponse, embrayons-nous immédiatement sur l'analyse du destinateur de la parole. Commençons par l'identifier. En s'adressant à un étranger sous une forme de contenu qui vise à préserver l'interdit de l'inceste, il n'est pas excessif de conclure que le destinateur de la parole est une femme.

Évoquons deux lieux communs pour corroborer cette indentification sexuelle. Le premier de ces lieux communs consiste à dire que la femme relève de l'être et l'homme du faire, dans le cadre de la séduction. Rappelons qu'étymologiquement « séduire » signifie « détourner du droit chemin ». Il semble que ce premier lieu commun soit largement confirmé par notre poème.

La mention de l'homme est strictement réduite à l'emploi de ce vocatif si l'on ne tient pas compte de son implication dans l'ordre « cueille-moi sans remords ». Autrement, tout le reste du poème se caractérise par une description de la femme. Une première description est constituée par l'attribution de l'adjectif « bon » à la femme par le biais du verbe « sentir » dont la relation avec le «sens » n'est plus à démontrer, puisqu'il s'agit de mettre à contribution l'olfaction. La description est donc une description d'état, ce qui renforce le lieu commun évoqué.

Pour démystifier, faisons recours à la règle de détachement du sens. Excepté le vocatif, l'on sait facilement que tout le reste du poème doit concerner la femme, puisqu'il s'agit d'une

opération de séduction. La grammaire traditionnelle définit « je » comme un pronom de la première personne du singulier. BENVENISTE, s'oppose à cette interprétation en arguant qu'on ne peut pas lui assigner un nom dont il est le pronom. Ainsi, c'est de la manière suivante que ce professeur du Collège de France entend donner une dimension fondamentalement pragmatique à son approche de la question :

> « L'acte individuel d'appropriation de la langue introduit celui qui parle dans sa parole. C'est là une donnée constitutive de l'énonciation. La présence du locuteur à son énonciation fait que chaque instance de discours constitue un centre de référence interne. […] C'est d'abord l'émergence des indices de personne (le rapport je-tu) qui ne se produit que dans et par l'énonciation : le terme « je » dénotant l'individu qui profère l'énonciation, le terme « tu », l'individu qui y est présent comme allocutaire. » (BENVENISTE, 1970, p. 14)

Ce qui veut dire que dans la cadre de cette communication amoureuse, ce « je » est également de nature synecdochique parce qu'en dépit de sa singularité numérative, il renvoie à toutes les femmes qui peuvent de la même manière s'approprier cette énonciation. C'est là le propre de la communication littéraire : permettre aux lecteurs d'assumer au niveau énonciatif ce qui est écrit dans le texte.

Benoît de CORNULIER, en dénonçant l'attitude qui conçoit les onomatopées comme de mauvais signes motivés, en arrive à montrer indirectement le rôle fondamental de la synecdoque dans le fonctionnement de la langue. L'argument de cette dénonciation consiste à dire que le langage peut s'imiter lui-même. C'est ce que l'on appelle signe autonymique dont nous livrons ci-après une des premières définitions que nous devons au logicien philosophe Rudolf CARNAP qui se trouve en citation chez Alain REY (1976, p. 224) :

> « Puisque le nom d'un objet peut être arbitrairement choisi, il est très possible de prendre pour nom de la chose la chose elle-même, ou, pour nom d'une espèce de choses, les choses de cette espèce. Nous pouvons, par exemple, adopter la règle suivante : au lieu du mot allumette, une allumette sera toujours placée sur le papier. Mais c'est le plus souvent une expression linguistique qu'un objet extralinguistique qui est utilisée comme sa propre désignation. Nous appelons autonyme une expression utilisée de cette manière. ».

Cette autonymie peut se faire de deux manières, à l'intérieur du langage lui-même ou à l'extérieur. Pour ce dernier cas, voici ce qu'il en est dit :

> « […] comme quand un philosophe disant « je » réfère à soi-même, personne singulière, mais seulement en tant qu'exemple d'humanité, de sorte que « je » paraît avoir une référence universelle ; de même, quand on montre une cigarette en disant : Ceci t'empoisonnera, l'objet singulier de la référence littérale peut, pris comme type, « référer » pour ainsi dire à toutes les cigarettes ou à leur classe. » (CORNULIER, 1982, p. 138)

De ce point de vue, on peut comprendre facilement la remarque précédente qui transfère à toutes les femmes dans une situation de séduction ce qui est assumé par « je » dans le poème. Par ailleurs il faut accepter que la distance qui sépare le « je » à l'individu biographique est une distance très fluctuante, voire incommensurable comme le stipule

RIMBAUD dans sa révolte contre la littérature de son époque : « je est un autre ». Par ailleurs, nous pensons qu'il ne faille pas chercher des données biographiques pour comprendre l'œuvre, la biographie de l'auteur est souvent mal connue ou inconnaissable et les textes qui la prend en charge tourne très vite à l'hagiographie.

Le deuxième lieu commun est aussi l'identification de la femme à la passivité et l'homme à l'action. Cette deuxième condition d'identification est également satisfaite dans le poème. Ce qui l'assure est l'ordre donné par la femme dans *cueille-moi sans remords.* Celui qui doit accomplir cet ordre est l'homme et le patient de cette action est la femme.

Cependant, du point de vue de la parole, dans ce poème, l'homme est allocutaire, c'est donc la femme qui est du côté de l'action. Cette remarque ne permet pas de conclure que le deuxième lieu commun est contredit. Il s'agit de dire, au contraire, que dans l'opération de séduction, c'est la femme qui l'exerce sur l'homme et l'homme séduit a pour mission de conquérir la femme.

En d'autres perspectives, en mesurant à l'aune du détachement du sens cette conjonction d'un ordre verbal et l'exécution impliquée, on s'aperçoit que le poème renvoie à l'intuition des psychanalystes selon laquelle le véritable sexe c'est la femme (Cf. (BRANDT, 1982). En effet, du fait de la forme de la substance « homme » qui, justement, à cause de cette synecdoque qui renvoie à la notion d'interdit de l'inceste ; la communication qui est à sens unique se qualifie de communication amoureuse. Cela ne contrevient pas du tout au deuxième lieu commun. En dernier ressort et pour dire les choses sans fioritures, il faut croire qu'en amour, c'est la femme qui se constitue en objet de quête.

Or, il n'est plus à démontrer que dans la sémiotique narrative, objet de quête et objet de valeur sont une seule et même chose et qu'en outre la valeur d'usage se confond avec la valeur d'échange. C'est pour cette raison que dans ce diptyque, la parole est exclusivement féminine. Du coup, « étranger » cesse d'être une simple synecdoque, il devient aussi une métaphore de l'« ignorance » via un terme intermédiaire « non initié ».

Ce qui a permis au Groupe μ d'afficher la métaphore comme une double synecdoque, c'est que les termes de départ et d'arrivée de la métaphore possède un point d'intersection. Cette intersection peut s'étendre à l'un et à l'autre, par synecdoque, de telle manière que l'un peut renvoyer à l'autre par symbolisation. Il est d'une expérience banale de constater qu'un étranger, dans une maison, par exemple, ne cesse de poser des questions sur le fonctionnement de cette maison jusqu'au jour où la maison lui sera devenue familière. Dès lors, le terme « non initié » peut être compris comme une synecdoque particularisante du terme « étranger » et synecdoque généralisante de « ignorant » (l'étranger est celui qui ne vient pas du pays et celui qui ne vient pas du pays ignore les mœurs de ce pays). C'est ce qui permet de prendre « étranger » comme une métaphore de l'"ignorant".

Ainsi, si la parole est exclusivement féminine dans ce diptyque, c'est que dans une logique narrative, la métaphore de l'ignorance impose le mouvement inverse ; celui de parcourir le chemin qui mène de l'ignorance vers la connaissance. C'est une pareille démarche

narrative qui fait donner un sens métaleptique au verbe « connaître » dans la plupart de ses emplois dans la Bible comme dans celui-ci : *Elkana connut Anne*. (Samuel 1, 19). On comprend alors que la valeur illocutoire de cette parole de femme est une invitation – ou une requête – à entamer cette démarche de connaissance.

Mais il faut reconnaître qu'il ne s'agit pas là de la valeur illocutoire primitive car avant tout, cette parole féminine a pour but pragmatique d'informer l'homme de certaines qualités de la femme. De cette valeur illocutoire primitive en dérive une autre.

Pour donner raison à FREUD qui définit le féminin comme caractérisé par un manque : le désir du pénis – par opposition à l'angoisse de castration de l'homme – il suffit d'intégrer son raisonnement à la logique narrative qui fait naître le texte à partir d'un manque. Cette dernière remarque permet de voir une nouvelle synecdoque dans le terme « étranger ». Si nous avons pu découvrir en termes de substance et forme de contenu que ce terme est une synecdoque particularisante pour « homme » afin que l'énonciation puisse souscrire à l'interdit de l'inceste qui est une valeur universelle ; maintenant, on s'aperçoit qu'il est aussi une synecdoque croissante pour « pénis », c'est-à-dire, une évocation du tout pour la partie.

De ce point de vue, il semble que la femme contrevient au second lieu commun qui, rappelons-le, assigne à la femme un rôle passif. Cependant, il faut admettre ici que l'activité de la femme est tout simplement verbal qui engage son allocutaire à des actions définies par l'illocutoire dérivé. Dès lors, le deuxième lieu commun est respecté car en communiquant son désir, la femme fait agir l'homme. C'est cela le propre de la requête. C'est ce qui se confirme littéralement dans « cueille-moi sans remords » où la femme est l'objet de l'action de l'homme.

La question qui va nous guider maintenant est de savoir par quel mécanisme pragmatique, la femme convertit son propre désir en instauration du manque chez l'homme bien que nous ayons entraperçu cela sous la formulation de la requête comme illocutoire dérivé d'une affirmation, à l'instant.

Cette question nous amène à commenter la séquence « je sens bon » avec conjointement « cueille-moi sans remords ».

S'il est admis que le premier topique consiste à dire que « la femme est » par opposition au fait que « l'homme fait », il ne faut pas croire qu'il s'agit de la dimension ontologique de la femme. Au contraire, la question ontologique ne saurait pas retenir une linguistique qui s'occupe des variables de la forme du contenu. Ce qui veut dire qu'il est plus pertinent de convertir l'affirmation péremptoire de l'être de la femme en affirmation de paraître. C'est ce que l'industrie cosmétique a parfaitement compris, notamment en matière de parfumerie.

Justement, la femme, en tant que substance de contenu, se présente ici sous la forme d'un « je sens bon ». Tout se passe comme si la femme ayant perdu la phéromone au cours de la phylogénie se signalait à son partenaire sexuel par l'artifice du parfum. Mais définir la femme du point de vue olfactif seulement est réducteur. Ce qui nous amène à comprendre qu'il s'agit là encore d'une synecdoque de la partie au tout.

Ce dire « je sens bon », en tant que synecdoque, est caractéristique de la sexualité féminine, parce qu'il est motivé par une question de préservation de la face comme le souligne cette remarque de FREUD :

> « Le développement des inhibitions sexuelles (pudeur, dégoût, pitié) s'accomplit de bonne heure chez les petites filles, et rencontre moins de résistance que chez les jeunes garçons. Chez les filles également, le penchant au refoulement sexuel paraît jouer un plus grand rôle, et lorsque les pulsions sexuelles partielles se manifestent, elles prennent de préférence la forme passive » (FREUD, 1962, p. 128)

Le paradoxe de cette synecdoque est qu'au lieu de minimiser la séduction féminine, elle fonctionne comme une censure qui interdit la totalité en même temps qu'elle la postule. Il ne s'agit pourtant pas d'une interprétation psychanalytique de l'interdit mais d'une exploitation du processus de renvoi qui fait que la substance femme s'incarne dans plusieurs formes dont une seule est mentionnée par le poème. Autrement dit, dans le processus de renvoi synecdochique – il en va de même pour les renvois métonymiques – l'interdit absolu ne peut pas exister, il implique toujours une transgression de l'interdit en désignant l'objet de l'interdit à la convoitise.

C'est ainsi que cette parole qui semble être innocente en définissant une forme de la substance « femme » en appelle à la connaissance des autres formes que peuvent prendre cette substance, au sens métaleptique du verbe connaître tel que cela est exprimé un peu plutôt. Nous pouvons donc conclure que c'est par la synecdoque comme censure que la parole féminine convertit son propre désir en désir masculin.

On peut encore expliquer cette conversion d'une autre manière convergente.

Elle s'organise au sein de la différence entre le réel et le possible. Le concept de possible fut introduit en philosophie par Wilhelm LEIBNIZ, pour la première fois, pour exprimer que le réel peut prendre une autre forme comme on peut le constater dans des énoncés simples comme celui-ci :

5. *Si cette table n'était pas là, on ne se cognerait pas à chaque fois pour ouvrir la fenêtre.*

Depuis, la notion de possible n'a plus quitté toute sémiosis dans n'importe quel domaine. À titre de preuve, il n'est que de commenter cette affirmation de BOUDOT en citation chez Jean-Claude PARIENTE : «*Une théorie féconde du réel exige la pensée de l'irréel*» (PARIENTE, 1982, p. 43).

C'est-à-dire que notre évocation à l'irréel n'est pas un renvoi à quelque chose de nul et non avenu mais au contraire, à une autre forme du réel qui est frappée d'inexistence au point que Ludwig WITTGENSTEIN nous apprend que : « *L'existence et l'inexistence des états de choses constituent la réalité* » (2.06) (WITTGENSTEIN, 1961, p. 86). Ou, encore mieux : « (…), *nous ne pouvons imaginer aucun objet en dehors de la possibilité de sa connexion avec d'autres objets* » (2.0121) (ibid, p, 32)

En définitive, la réalité de l'affirmation « je sens bon », de par sa nature synecdochique, n'est compréhensible que par sa possibilité de connexion avec autres choses définies par la substance « femme ». Dire le moins pour le plus a donc cet effet puissant et irrépressible de provoquer la quête de la totalité par instauration du manque par la censure.

Autrement dit, de cette synecdoque croissante, on s'aperçoit que le possible n'est pas ce qui s'oppose au réel mais ce qui lui diffère éternellement, dès lors nous comprenons que l'affirmation « je sens bon » cache d'autres possibles et cette parole se transforme en une incitation à la découverte, c'est ce que nous apprend le passage suivant :

> « […] lorsque le chasseur modifie la forme d'un caillou pour en faire une arme contre un gibier éventuel. Éventuel : il faut bien, dans l'opération de fabrication d'un instrument, qu'un troisième objet soit absent et remplacé par son image » (LAFONT, 1978, p. 19).

Autrement, l'activité qui produit la parole, ou pour se fondre dans la terminologie d'AUSTIN : l'acte locutoire détermine par sa forme une force illocutoire que l'on peut comprendre ici comme l'injonction à l'homme de mener une quête de la totalité interdite et en même temps postulée par la synecdoque.

Il s'agit d'une quête qui se trouve confirmée par la séquence « cueille-moi sans remords ». Cette séquence du texte a une particularité : l'adverbial *sans remords* modifie le verbe « cueillir », mais la question cruciale est de savoir pourquoi il le modifie puisque c'est l'objectif de la parole féminine, après tout.

La première explication prend encore la voie de la synecdoque dans la séquence « je sens bon » qui renvoie à « fleur ». C'est une synecdoque particularisante parce que tout ce qui sent bon n'est pas une fleur. Or, cueillir une fleur permet peut-être de la sentir, mais c'est aussi un acte qui mène la fleur assurément à la mort. On comprend maintenant pourquoi la requête est modifiée par l'adverbial sans remords.

En outre, quand on se rend compte que celui qui s'énonce de la sorte est identifié à la femme, cette synecdoque préside à l'obtention de la métaphore femme-fleur via l'intermédiaire « sentir bon ». Sans entrer dans les détails de ce processus, voici en résumé ce mécanisme : « Fleur » est une synecdoque particularisante de « sentir bon » qui est à son tour une synecdoque généralisante pour « femme ».

L'adverbial « sans remords » reprend alors la question du *Dasein* de HEIDEGGER lorsqu'il affirme que :

> Le finir désigné par la mort ne signifie pas un être-à-la-fin du Dasein, mais un être pour la fin de cet étant. La mort est une guise d'être que le Dasein assume dès qu'il est. «Dès qu'un homme vient à la vie, il est assez vieux pour mourir » (HEIDEGGER, 1984, p. 197)

Tout se passe comme si la femme intimait à l'homme l'ordre de profiter de la vie même si cela se fera au détriment de la femme. En effet, comme pour nous empêcher de manquer

cette interprétation, la seconde partie du poème renforce l'isotopie de la fleur par une autre synecdoque très visible, la mention des « violettes » avec une syllepse du nombre. C'est une synecdoque de la partie pour le tout, c'est-à-dire, c'est un renvoi à fleur par mention d'un élément de sa classe.

Pourtant, il ne suffit pas d'affirmer qu'il s'agit d'une synecdoque, mais encore de justifier sa motivation. En effet, n'importe quel élément de la classe du nom « fleur » aurait pu faire l'affaire pour cette synecdoque, mais le choix de cette fleur précise est motivé par le fait qu'une lecture synecdochique en son endroit permet de retrouver sur le plan du signifiant le mot « viol ». Pour dire les choses clairement, « violettes » renvoie à « viol » par interprétation de l'adverbial « sans remords ».

Dès lors, « cueillir » n'est plus à lire littéralement, et c'est une métaphore attestée qui renvoie au fait de prendre la virginité d'une femme qui implique un viol consenti ou non. De la manière où cette dernière partie est énoncée : les violettes sont présentées comme le sourire des morts ; il s'ensuit la même relation de différence entre l'amour et la mort au même titre que le possible n'est pas ce qui s'oppose au réel mais ce qui lui diffère éternellement.

Tout se passe comme si pour déjouer la mort comme horizon inéluctable de la vie – c'est dans ce sens que HEIDEGGER précise le *Dasein* comme un être pour la mort et non comme une simple fin du *Dasein* – la vie devenait un engagement à l'amour, et cela pour deux raisons.

Premièrement, Dans la conception populaire l'orgasme reçoit une conception de « petite mort » comme si en faisant l'amour nous apprenons littéralement à maîtriser la mort. Deuxièmement, en faisant l'amour nous nous donnons la chance d'avoir un autre soi-même, instaurant de la sorte dans la discontinuité de la vie par la mort, une continuité par la naissance d'un enfant.

En prenant ensemble les deux arguments, leur complémentarité devient une évidence. Si l'orgasme est une petite mort de laquelle on revient, l'enfant est ce qui nous permet de revenir de la mort futur, parce que par synecdoque, c'est une partie de nous-même – démontrée par la découverte de l'ADN[3] – qui nous survit. Décidément, connaître la femme dans le sens biblique du terme c'est en même temps apprivoiser la mort et la déjouer.

C'est de la sorte que le viol, obtenu par interprétation synecdochique du terme « violettes » devient à son tour une synecdoque de l'initiation à l'amour, à cause de sa conjonction avec le sens métaphorique de « cueillir ». Et de nouveau, en tenant compte du deuxième lieu commun, la passivité de la femme dans le rapport amoureux, on peut dire que tout acte d'amour est un viol du corps féminin.

Cette dernière remarque va nous permettre de mieux comprendre pourquoi les violettes – désormais femme-fleur et viol du corps féminin – a pour attribut le sourire des morts.

[3] Acide désoxyribonucléique

Dans l'expression « sourire des morts » nous avons un oxymore qui est rendu possible par le renvoi métonymique de chose à choses. Pour une première interprétation, dans la mesure où la mort est un horizon inéluctable de la vie, « sourire » devient une synecdoque de l'aspect positif de la vie qui va s'abîmer inexorablement dans la mort. Une synecdoque particularisante qui renvoie à la femme-fleur au moment où l'homme la cueille – littéralement et dans tous les sens – parce que la mort renvoie par métonymie aux larmes tandis que la femme renvoie par synecdoque à la vie symbolisée par la naissance d'enfant.

Il y a lieu de croire que cette dernière synecdoque est une valeur universelle associée à la femme puisqu'une preuve inattendue dans une culture très éloignée de l'implication culturelle du français l'atteste : la progéniture est appelée dans la langue malgache « *menakin'ny aina* », littéralement « l'huile de la vie » que nous préférons traduire par « chair de la vie » parce que par métalepse, les liquides séminales au moment de l'orgasme deviendra plus tard cette chair vivante qu'est l'enfant. Cependant, le sens littéral n'est pas à écarter puisque dans les péripéties de la vie, l'huile qui adoucit les dures frictions de la vie se présente sous la forme de l'enfant, fruit de l'amour.

Ainsi, l'adverbial « sans remords » a pour valeur illocutoire d'annuler le scrupule de l'homme devant la violence de la cueillette, devant le viol du corps de la femme dans l'acte d'amour et dans le travail de la femme pendant la parturiente. Il en résulte une sorte de sacralité de la femme qui se sacrifie ainsi sur l'autel de l'amour.

RAKOTOMALALA Jean Robert. Mars 2013. Université de Toliara

Travaux cités

ANSCOMBRE, J.-C. (1980). "Voulez-vous dériver avec moi?". Dans *Rhétoriques, Communications* (Vol. 16, pp. 61-123). Paris: Seuil.

BENVENISTE, E. (1970). "L'appareil formel de l'énonciation". *Langages*(17), pp. 12 - 18.

BRANDT, P. A. (1982). *Quelques remarques sur la véridiction, Hommages aux Jefalumpes.* Paris: Institut de Langue Française.

CORNULIER, B. (1982). "Le détachement du sens" dans Les Actes de Discours, Communications,32. *Communications*, p. 132.

CORNULIER, B. (1982). "Le détachement du sens" dans Les Actes de Discours, Communications,32. *Communications*, pp. 125-182.

DERRIDA, J. (1968). "La différance". Dans P. Sous la Direction de SOLLERS, *Théorie d'ensemble* (p. 56). Paris: Seuil.

DUBOIS, J., EDELINE, F., KLINKENBERG, J. M., MINGUET, P., PIRE, F., & TRINON, H. (1982). *Rhétorique Générale.* Paris: Larousse.

DUBOIS, J., GIACOMO, M., GUESPIN, L., MARCELLESI, J.-B., & MEVEL, J.-P. (1994). *Dictionnaire de linguistique et des sciences du langages.* Paris: Larousse.

DUCROT, O. (1972). *Dire et ne pas dire, Principes de sémantique linguistique.* Paris: Hermann.

DUCROT, O. (1980). "Analyses pragmatiques". (Seuil, Éd.) *Communications*(32).

FREUD, S. (1962). *Trois essais sur la théorie de la sexualité.* Paris: Gallimard.

GENETTE, G. (1970). Rhétorique restreinte. Dans *Recherches rhétoriques* (pp. 158-170). Paris: Seuil.

HEIDEGGER, M. (1984). *L'être et le temps.* édition électronique hors commerce.

HJLEMSLEV, L. (1968-1971). *Prolégomènes à une théorie du langage.* Paris: éditions de Minuit.

JAKOBSON, R. (1981[1964]). *Essais de linguistique générale.* Paris: Editions du Minuit.

KERBRAT-ORECCHIONI, C. (1994). "Rhétorique et pragmatique: les figures revistées. *Langue française, 101*(1), pp. 57 - 71.

LAFONT, R. (1978). *Le travail et la langue.* Paris: Flammarion.

LE GUERN, M. (1972). *Sémantique de la métaphore et de la métonymie.* Paris: Larousse.

MUSIL, R. (1982). *L'homme sans qualités.* Paris: Seuil.

PARIENTE, J.-C. (1982). "Les noms propres et la prédication dans les langues naturelles". Dans J. MOLINO, *Les noms propres* (pp. 37-65). Paris: Larousse.

REY, A. (1976). *Théorie du signe et du sens.* Paris: Klincsieck.

TODOROV, T. (1970). Synecdoques. Dans *Recherches rhétoriques* (pp. 28-29). Paris: Seuil.

VACLAVIK, L. (2009). *Le voyage, la femme et la poésie dans l'oeuvre de poétique de Marcel Thiry - Essai d'un modèle triadique.* Roumanie: Thèse de Doctorat d'état.

WITTGENSTEIN, L. J. (1961). *Tractatus logico-pholosophicus.* Paris: Gallimard.